

ODÉON

direction
Stéphane Braunschweig

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

Les Particules élémentaires

de **Michel Houellebecq**
mise en scène **Julien Gosselin**
Si vous pouviez lécher mon cœur

**12 septembre –
1^{er} octobre**

Odéon 6^e

Location

01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs

de 6€ à 40€ (série unique)

Horaires

du mardi au samedi à 19h30, dimanche à 15h
relâche le lundi
relâches exceptionnelles
le dimanche 17 et mardi 26 septembre

Odéon-Théâtre de l'Europe

Théâtre de l'Odéon
place de l'Odéon Paris 6^e
Métro Odéon (lignes 4 et 10)
RER B Luxembourg / RER C Saint-Michel

Service de presse

Lydie Debièvre, Jeanne Clavel
+ 33 1 44 85 40 73
presse@theatre-odeon.fr

Dossiers de presse et photos également disponibles
sur www.theatre-odeon.eu
nom d'utilisateur : presse / mot de passe : podeon82

ODÉON

direction
Stéphane Braunschweig

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

avec

Joseph Drouet
Denis Eyriey
Antoine Ferron
Noémie Gantier
Carine Goron
Alexandre Lecroc-Lecerf
Caroline Mounier
Victoria Quesnel
Geraldine Roguez
Maxence Vandavelde

adaptation et scénographie **Julien Gosselin**
lumière **Niko Joubert**
création musicale **Guillaume Bachelé**
vidéo **Pierre Martin, Jérémie Bernaert**
son **Julien Feryn**
costumes **Caroline Tavernier**

production Si vous pouviez lécher mon cœur
coproduction Théâtre du Nord – CDN de Lille Tourcoing Hauts-
de-France, Festival d'Avignon, Le Phénix – Scène nationale de
Valenciennes, La Rose des Vents – Scène nationale Lille Métropole
Villeneuve d'Ascq, Théâtre de Vanves – Scène conventionnée pour
la danse, Le Mail – Scène Culturelle de Soissons

Les Particules élémentaires,
de Michel Houellebecq, est publié
aux éditions Flammarion, 1998

durée estimé 3h50

« C'est une chose curieuse... »

Extrait

Ils longèrent le musée d'Orsay, s'installèrent à une table en terrasse du « XIX^e siècle ». À la table à côté une demidouzaine de touristes italiennes babillaient avec vivacité, tels d'innocents volatiles. Djerzinski commanda une bière, Desplechin un whisky sec.

« Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

- Je ne sais pas... » Desplechin avait réellement l'air de ne pas savoir. « Voyager... Un peu de tourisme sexuel, peut-être. » Il sourit ; son visage lorsqu'il souriait avait encore beaucoup de charme ; un charme désenchanté, certes, on avait visiblement affaire à un homme détruit, mais un vrai charme tout de même. « Je plaisante... La vérité est que ça ne m'intéresse plus du tout. La connaissance, oui... Il reste un désir de connaissance. C'est une chose curieuse, le désir de connaissance... Très peu de gens l'ont, vous savez, même parmi les chercheurs ; la plupart se contentent de faire carrière, ils bifurquent rapidement vers l'administratif ; pourtant, c'est terriblement important dans l'histoire de l'humanité. On pourrait imaginer une fable dans laquelle un tout petit groupe d'hommes – au maximum quelques centaines de personnes à la surface de la planète – poursuit avec acharnement une activité très difficile, très abstraite, absolument incompréhensible aux non-initiés. Ces hommes restent à jamais inconnus du reste de la population ; ils ne connaissent ni le pouvoir, ni la fortune, ni les honneurs ; personne n'est même capable de comprendre le plaisir que leur procure leur petite activité. Pourtant, ils sont la puissance la plus importante du monde, et cela pour une raison très simple, une toute petite raison : ils détiennent les clefs de la certitude rationnelle. [...] À ce besoin de certitude rationnelle, l'Occident aura finalement tout sacrifié : sa religion, son bonheur, ses espoirs, et en définitive sa vie. C'est une chose dont il faudra se souvenir, lorsqu'on voudra porter un jugement d'ensemble sur la civilisation occidentale. » Il se tut, pensif. Son regard flotta un instant entre les tables, puis se reposa sur son verre.

Michel Houellebecq : *Les Particules élémentaires*, (J'ai Lu, 2000, p. 267-268)

Symptôme et diagnostic

Certains textes tiennent à la fois du symptôme et du diagnostic : ils expriment autant qu'ils décrivent. Publié en 1998, *Les Particules élémentaires* est de ceux-là. Ses héros, Michel et Bruno, sont tous deux nés dans le premier tiers des Trente glorieuses. Adolescents avant mai 68, ils entrent dans l'âge adulte alors que survient la crise dont la France n'est jamais sortie depuis. Demi-frères de même mère, sont-ils comme les deux moitiés d'une humanité qui ne parvient pas à réconcilier ses aspirations contradictoires ? Le premier est chercheur en génétique. Le second, après avoir passé une agrégation de lettres modernes, enseigne dans le secondaire, essaie vaguement d'écrire, y renonce assez vite. Tous deux ont un sérieux problème avec l'amour, mais pour des raisons strictement contraires : Bruno incarne son côté « je t'aime », Michel son côté « moi non plus ». L'un ne cesse de le demander, l'autre de ne savoir y répondre. Car le désir selon Houellebecq n'a que deux faces également solitaires, que noue le lien du malentendu. Pour Michel le scientifique, l'amour est une fleur qu'il lui suffirait de cueillir. Annabelle, la plus belle fille du lycée, ne cache pas ses sentiments pour lui. Mais lui seul semble ne pas les reconnaître, comme si, à force de sciences de la vie, la vie même lui avait échappé. Pour Bruno le littéraire, c'est l'inverse. L'amour ne lui est pas donné, et il n'est pas trop doué pour. Mais son besoin d'être aimé est irréprensible, et en ces années où Gainsbourg chante que « l'amour physique est sans issue », il se lance frénétiquement à sa recherche avant de rencontrer en Christiane, un soir dans un jacuzzi, la complice tant attendue de ses obsessions. Les trajectoires de ces deux vies – deux façons d'être enfermés dans l'individualisme du XX^e siècle finissant – sont étudiées de bout en bout, psychologiquement, sociologiquement, historiquement, dès avant leur naissance et jusqu'à leurs conclusions respectives : tandis qu'Annabelle et Christiane se suicident, Bruno finit dans un asile et Michel disparaît dans la mer, à l'extrême pointe de l'Occident, en laissant derrière lui des manuscrits qui bouleverseront la face du monde... *No future ?* À lire *Les Particules élémentaires*, le présent semble lui aussi assez mal en point. Et pourtant, l'existence morne des personnages du roman est grosse à leur insu d'une postérité inimaginable. Le réalisme houellebecquien paraît se conjuguer au plus-qu'imparfait du dépressif.

Il s'avère aussi être encadré par, et considéré depuis, un tout autre temps que le nôtre : celui des frères post-humains qui après nous vivront. Déchiffrée par notre descendance mutante du haut de son avenir de science-fiction, la franche satire du malaise contemporain voit son amertume féroce doublée d'une secrète compassion.

Quinze ans après la parution des *Particules élémentaires*, le regard porté par le romancier sur le dernier demi-siècle n'a rien perdu de son acuité. Mais depuis, une nouvelle génération est entrée en scène. Il est passionnant de voir ou revoir comment Julien Gosselin et ses dix camarades donnent corps à la mélancolie sardonique des analyses de Houellebecq et à la multiplicité de ses registres d'écriture. Après 2666, adaptation événement de la somme romanesque de Bolaño, qui vient d'être distingué par le Grand Prix de la Critique, Julien Gosselin et sa compagnie reprennent dans la grande salle de l'Odéon le succès qui les avait révélés aux Ateliers Berthier.

« Nous ne savons que nous ne serions rien sans l'entrelacement de douleur et de joie qui a constitué leur histoire »

Entretien avec Julien Gosselin

Ève Beauvallet : Aviez-vous pensé à d'autres textes de Michel Houellebecq avant de choisir d'adapter *Les Particules élémentaires* (1998) ?

Julien Gosselin : Oui. Au début je voulais adapter *Lanzarote*, un court récit publié en 2000 qui préfigure le roman *La Possibilité d'une île* (2005). Mais après la création de *Tristesse animal noir*, de la dramaturge allemande Anja Hilling, je voulais me lancer sur un projet plus ample. Alors j'ai relu tous les textes de Houellebecq. *Les Particules...* s'est imposé parce qu'on y trouve tous les thèmes cruciaux de son univers tandis que des romans comme *Plateforme* ou *La Carte et le Territoire* offrent des angles plus serrés (sur le tourisme sexuel et sur l'art, en l'occurrence). J'aimais l'idée d'une somme, d'un roman-fleuve qui couvre une longue époque et offre une galaxie de personnages.

Ensuite, le fait qu'il soit écrit à la troisième personne m'a aidé ; la première personne implique la présence continue d'un narrateur (sauf si l'on déconstruit complètement, mais ce n'est pas ce que j'ai envie de faire avec les textes). Et surtout, j'aime la façon dont le texte se déploie en entrelaçant des passages de poésie, de narration et de discours.

È. B. : Que vous permet cette variété de formes narratives, cette « impureté » en terme de mise en scène ?

J. G. : De créer du rythme. J'aime inventer des façons de renouveler l'écoute du spectateur. Et la variété stylistique du texte permet de jouer de ruptures, et de relances. Plus le défi stylistique est mouvant et ardu, plus je parviens à rester proche du texte. La recherche de solutions crée la mise en scène et c'est un moment de création très réjouissant.

È. B. : Vous accordez une place importante au travail sonore dans la pièce...

J. G. : C'est Guillaume Bachelé, un des acteurs, qui compose la musique. Mais la création musicale est indissociable de celle du jeu. Ce n'est pas une posture, hein. J'ai dû travailler, allez, trois ou quatre fois maximum seul avec les acteurs, sinon tout le monde est au plateau. Je crois qu'un acteur se sentant porté par le son, par la lumière, par un espace construit pour lui est nécessairement meilleur. Encore une fois, l'enjeu de ce travail collectif est de trouver le rythme. Il n'y a quasiment aucune scène (hormis deux ou trois) qui dépasse une page A4 dans mon adaptation. Nous nous demandons toujours comment morceler l'objet textuel pour relancer l'attention du public, pour qu'il ne perde jamais l'intelligibilité du texte. L'émotion est créée à la fois par la bonne compréhension du texte et par le ressenti d'un rythme pur. Ce travail musical est crucial pour nous.

È. B. : Comment s'est déroulée l'adaptation ?

J. G. : Nous avons dû délaissier beaucoup de matériaux. Par exemple, pour des questions de rythme et de tenue de la pièce, on a dû supprimer un passage sociologique passionnant sur le Cap d'Agde, un endroit que Houellebecq décrit comme un « modèle sexuel social-démocrate ». Pareil pour un morceau de texte magnifique qui narre l'histoire d'amour entre Michel et Annabelle, avec des promenades sur la plage d'une tristesse infinie mais d'une grande beauté. Au bureau, j'ai donc fait un gros travail de montage mais pas de réécriture : 98% du texte est de Houellebecq. Après, au plateau, le passage le plus problématique fut celui du « Lieu du changement » (un camp de vacances « bien-être » dans lequel Bruno se rend pour trouver des partenaires sexuelles, *ndlr*). Je travaille du texte mais pas nécessairement du dialogue théâtral, alors la reconstruction de scènes dialoguées a été difficile. Le luxe qu'on s'est payé, ce fut le temps.

È. B. : Cela vous surprend-il que les romans de Michel Houellebecq n'aient jamais été adaptés, avant vous, par des metteurs en scène français, alors qu'ils l'ont été par des artistes allemands et néerlandais ?

J. G. : Pour les Allemands ou les Néerlandais, s'emparer du dernier roman paru pour, s'il est formidable, l'adapter au théâtre, est une évidence. C'est un réflexe qu'ont moins les metteurs en scène français. Le traducteur allemand des *Particules élémentaires* me parlait d'ailleurs de la rapidité avec laquelle les artistes se sont saisis du roman à sa sortie. Donc non, ça ne m'a pas surpris. Mais c'est un peu décevant. J'estimais que ça devait être fait et j'avoue que le défi d'adapter un des plus grands auteurs français vivants – si ce n'est le plus grand, à mon sens – fut tout à fait stimulant. Et puis, la richesse qu'offrait ce roman en terme d'adaptation m'a de suite sauté aux yeux.

È. B. : Cette absence d'adaptation en France ne vient-elle pas aussi d'un problème de reconnaissance ? Le statut de chef-d'œuvre des *Particules élémentaires* n'est plus à prouver à l'étranger, tandis qu'en France...

J. G. : Je ne suis pas sûr que son statut de chef-d'œuvre soit encore discuté dans les milieux littéraires français. On a quand même admis que Houellebecq était incontournable – la preuve la plus évidente, c'est le nombre d'artistes qui s'inspirent de lui. Du côté de la littérature, évidemment (l'auteur Aurélien Bellanger qui a signé *La Théorie de l'information* développe un lien particulièrement fraternel avec Houellebecq), mais aussi de l'art contemporain, du théâtre... Et même du journalisme humoristique parfois ! Un des apports cruciaux de Michel Houellebecq dans la littérature tient au registre comique et à la finesse de son ironie. Il faut rappeler à quel point ses livres, s'ils sont terribles, sont en même temps hilarants ! Ce que les artistes ont pris de meilleur chez lui se joue également à ce niveau.

È. B. : C'est un auteur qui continue pourtant de diviser les lecteurs.

J. G. : Je crois que peu de gens l'ont lu. Que beaucoup connaissent le personnage médiatique mais que peu l'ont vraiment lu. En France, on a tendance à aimer les styles très francs, très signés, et sans doute certains ont-ils l'image d'un écrivain avec un style mou, neutre, indistinct, ce qui est faux évidemment. Quant à ce qu'il déploie politiquement... J'ai eu quelques retours de spectateurs qui n'avaient jamais lu *Les Particules élémentaires* avant de voir le spectacle. Ils ont donc découvert la pertinence de ses thèses sur l'idéologie soixante-huitarde (qu'il tient pour responsable de la violence libérale, *ndlr*) et ont été secoués. On est forcément secoué, même si on n'est pas d'accord. Parce que sa conception de la société moderne est formidablement intéressante ! *Les Particules élémentaires* choque non pas parce qu'on y parle de sexe et de morbidité mais parce qu'y est mené un décryptage de la société libérale, de son origine, de ses tenants et de ses aboutissants, tout à fait déstabilisant.

È. B. : Les spectateurs de théâtre ont davantage l'habitude d'entendre des artistes de votre âge (vous avez créé la pièce à 26 ans) défendre le rêve soixante-huitarde, en tout cas, adopter un discours nostalgique sur les grandes luttes passées. Vous prenez le contrepied...

J. G. : Je ne sais pas. J'avoue que j'ai vite été lassé d'entendre des artistes de ma génération louer cet esprit de révolte sans lui donner de contours plus complexes. Cette façon de rêver les révolutions de nos aînés et l'épanouissement sexuel hippy m'exaspère, c'est sûr. Mais je n'ai pas cherché à m'inscrire en contrepied... on ne monte pas une pièce pour ça.

È. B. : Les adjectifs qui reviennent souvent dans la bouche des détracteurs à propos de Houellebecq sont « méchant » et « cynique ». Lui-même défend pourtant une posture d'amour et de sincérité...

J. G. : Avant, je pensais que ce genre de procès était une réaction de rejet bête et méchante. Mais mon point de vue a changé et j'ai presque de la compassion pour ceux qui le haïssent. Je crois sincèrement que certaines personnes sont extrêmement violentées par sa façon de décrire la réalité. En particulier dans *La Possibilité d'une île* où il est question du vieillissement, du vieillissement de la femme notamment, de l'amour qu'on porte à un animal aussi. Cette façon de décrire avec simplicité, compassion et douceur des réalités si crues et si dérisoires, est très perturbante. Il a l'art de rendre la réalité terrible... Mais plus il est cru, plus il compatit. Alors certes, il y a une ironie légère chez Houellebecq mais le terme de « cynisme » pour le qualifier me déplaît tout à fait car il est en empathie totale avec ses personnages. Il y a un terme à la mode aujourd'hui, qui est le qualificatif « feel good ». Le « feel good movie » : vous sortez « avec la banane ». Et à cela, on oppose le cynisme. C'est absolument horrible ! On pense que Houellebecq se contente d'un constat catastrophiste, qu'il n'a pas envie de construire un autre monde alors qu'il rêve d'une société de lien, d'amour, et non d'une

société matérialiste et violente. C'est d'ailleurs ce qu'il combat dans le modèle sexuel occidental.

È. B. : Le prologue des *Particules élémentaires* est d'ailleurs une déclaration d'amour des « néo-humains » (puisqu'il s'agit d'un récit d'anticipation) à leurs ancêtres, les hommes de la fin du XX^e siècle : « Nous savons ce que nous devons à leurs rêves », disent-ils.

J. G. : C'est magnifique. « Nous savons que nous ne serions rien sans l'entrelacement de douleur et de joie qui a constitué leur histoire. » Ces moments poétiques sont de tels hommages à l'espèce humaine qu'on ne peut pas l'accuser de méchanceté basse. C'est idiot... Dans la pièce, nous avons d'ailleurs inversé deux scènes. Ce poème apparaît en second dans le livre ; nous l'avons fait basculer en ouverture. On sentait que la porte d'entrée à donner aux spectateurs, c'était la beauté et la poésie de Houellebecq.

È. B. : Le nom donné à votre collectif est très poétique. « Si vous pouviez lécher mon cœur » est une phrase qu'aimait répéter Stuart Seide, le professeur qui vous a formés à l'école professionnelle supérieure d'art dramatique de Lille. Est-ce un hommage ?

J. G. : En quelque sorte. C'est en fait une phrase issue de *Shoah* de Claude Lanzmann. Les six acteurs avec lesquels j'ai commencé à travailler sont tous issus de la même école et de la même promotion que moi. On trouvait ça chouette que la personne qui nous a fait nous rencontrer reste un peu avec nous dans le titre. Plus le temps passe, plus je mesure l'apport de Stuart Seide dans notre travail. Il y a quelque temps, j'entendais Stanislas Nordey dire que ce que lui a appris Stuart Seide, c'est la frontalité, l'adresse : à qui parle-t-on ? Ce jeu avec les différentes formes d'adresse est assez développé dans *Les Particules*.

È. B. : Vous vous présentez comme un « collectif ». Cette distinction est-elle importante ?

J. G. : J'emploie aussi le terme compagnie, groupe... Si l'on envisage le collectif comme un lieu où tout le monde décide de tout et vit façon kibboutz, non, on n'est pas vraiment un collectif. Comme dans la plupart des collectifs qui se présentent comme tels, il y a un porteur de projet. Parce qu'il faut arrêter de dire n'importe quoi : s'il n'y en a pas, c'est vraiment compliqué. En fait, c'est une façon de réaffirmer l'attachement au groupe que nous formons. La vie autour de l'acte artistique m'a toujours paru aussi intéressante que l'acte lui-même. C'est d'ailleurs ce qui m'a donné envie de faire du théâtre. Alors, bon, on aurait pu dire « troupe », mais le côté désuet de ce mot me fait vraiment trop rire.

Repères biographiques

Julien Gosselin

Julien Gosselin fonde avec de jeunes comédiens sortis de l'EPSAD la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur à Lille en 2009. Il a 26 ans quand *Les Particules élémentaires*, troisième spectacle de la compagnie, le fait connaître en 2013 d'un large public. Suivent des projets plus légers, puis *2666*, d'après Roberto Bolaño, présenté en 2016 au Festival d'Avignon et aux Ateliers Berthier. Julien Gosselin est artiste associé au Phénix de Valenciennes, au TNT de Toulouse et au Théâtre national de Strasbourg, où il crée un spectacle avec les élèves de la promotion 43 : 1993 d'Aurélien Bellanger (présenté en juillet 2017 au Festival de Marseille).

Julien Gosselin a reçu le Prix Jean-Jacques Lerrant (révélation théâtrale de l'année) du Syndicat de la Critique, pour l'adaptation et la mise en scène des Particules élémentaires de Michel Houellebecq. En juin 2017, son spectacle 2666, d'après Roberto Bolaño, reçoit le Grand Prix (meilleur spectacle théâtral de l'année) du Syndicat de la Critique, ainsi que le Prix du Meilleur créateur d'éléments scéniques.

Michel Houellebecq

Michel Houellebecq suscite, depuis 1994 et la parution de son premier roman, *Extension du domaine de la lutte*, de vives controverses et passions. Après avoir rencontré un succès public mondial avec *Les Particules élémentaires* (1998) et *Plateforme* (2001), deux livres dans lesquels il décrivait au scalpel, mais non sans humour, la misère affective et sexuelle de l'homme occidental de la fin du XX^e siècle, il remporte en 2010 le prix Goncourt pour *La Carte et le Territoire*. Écrivain polymorphe, par ailleurs réalisateur, il a publié récemment, *Configuration du dernier rivage*, un recueil de poésies. Son dernier roman, *Soumission*, est publié chez Flammarion en 2015.

Les Particules élémentaires – Tournée 2017

DeSingel - Anvers, les 11 et 12 novembre / Festival Romaeuropa - Rome, les 18 et 19 novembre / Grand Théâtre - Luxembourg, les 24 et 25 novembre / La Coursive - La Rochelle, les 30 novembre et 1^{er} décembre / Théâtre National - Bruxelles, du 5 au 9 décembre / Le Volcan - Le Havre, 13 décembre / Le Phénix - Valenciennes, les 20 et 21 décembre